

*À Charles Mutanganwa,
le peintre*



Tableau de couverture
© Charles Mutanganwa
avec l'aimable autorisation de l'artiste

Il n'y a d'ailleurs qu'en nous-mêmes.

Louis CALAFERTE, Carnets VIII, 1984

Derrière la porte

Quand le battant s'est ouvert dans un léger grincement, j'ai hésité.

Devant moi, il y avait cette porte en bois sombre, du chêne peut-être, je ne sais pas, je n'y connais pas grand-chose en ébénisterie. En tout cas, c'était un bois compact, massif, rugueux. Et la porte était immense. Beaucoup plus grande qu'une porte normale. J'avais l'impression d'être minuscule, perdue dans un univers trop vaste pour moi. Un peu comme Alice au Pays des Merveilles, je me souviens de ces images vues dans un livre quand j'étais enfant. Une toute petite fille devant des objets gigantesques. Ou le Petit Poucet. Ou la fée Clochette dans le film de Walt Disney. Les contes sont remplis de ces personnages fourvoyés dans un monde qui n'est pas à leur mesure. Quoi qu'il en soit, cette porte était trop grande pour moi, ou bien c'est moi qui étais trop petite.

À vrai dire, elle ne s'est pas vraiment ouverte. Tout juste entrebâillée. Je me souviens que j'ai pensé *Je n'arriverai jamais à la pousser pour entrer. Elle est certainement trop lourde.*

Je ne sais plus trop ce que je faisais là. Ni pourquoi j'avais besoin d'entrer... D'entrer ? Le mot est mal choisi. On *entre* dans une maison, dans une chambre, dans un lieu clos de murs. Si la porte est fermée, on n'entre pas, on reste à l'extérieur, on attend. Étais-je à l'extérieur, devant cette porte entrouverte ? À l'extérieur de quoi ? Et les murs, où donc étaient-ils ?

Car la porte était tellement énorme, tellement large, tellement haute, qu'elle me bouchait tout l'horizon. S'il y avait des murs, je ne pouvais les voir. Vous me direz que forcément, il devait y en avoir. Toutes les portes ont des maisons, c'est bien connu.

Oui, je sais, d'habitude on dit *Toutes les maisons ont des portes*. Mais la réciproque est forcément vraie. C'est comme en logique ou en mathématique : *Une égalité peut être lue non seulement de gauche à droite, mais aussi de droite à gauche*. Il me semble qu'on appelle cela le *Principe d'identité*. Si toutes les maisons ont des portes, toutes les portes appartiennent nécessairement à des maisons. Non ? D'ailleurs, à quoi servirait une porte plantée ainsi au milieu de nulle part, une porte qui ne protégerait aucune intimité, qui ne donnerait accès à rien de privé, à rien de différent ?

Moi, j'étais là, devant cette porte à peine ouverte. Je ne sais plus comment j'étais arrivée en ce lieu, ni pourquoi. Mais j'y étais. Et je savais qu'il me fallait entrer. Ou plutôt, qu'il me fallait franchir le seuil.

J'ignorais ce que je trouverais de l'autre côté. Salon douillet et accueillant, séjour chaleureux, sanctuaire d'un temple inconnu, musée peuplé de statues mortes, antichambre d'un palais, antre d'un ogre ou d'un géant, salle de torture, prison peut-être, comment savoir ?

D'ailleurs, maintenant que j'y pense... Peut-être que je n'étais pas à l'extérieur, mais à l'intérieur. **DANS** la maison, dans le salon, dans le temple, et devant moi la porte de sortie. Entrouverte, comme une invitation à prendre le large. Dehors, sans doute, il fait doux, tiède, avec une légère brise printanière et des parfums de fruits, et de l'herbe verte constellée de pâquerettes, et des pommiers tout neigeux de fleurs mousseuses.

Oui, mais... Et s'il faisait froid, au contraire, gris, si l'univers au-delà de la porte était hostile, terrifiant, peuplé de monstres vomissant le feu et la mort, avec un ciel d'orage, des éclairs, des trombes d'eau, de la boue qui se répand partout et noie toute vie, de la grêle peut-être, ou de la neige épaisse et glacée, ou bien de la

lave, ou autre chose encore de plus terrible que je ne peux même pas imaginer ?

Pourtant, il me fallait agir. Je ne pouvais pas rester là, immobile devant cette porte qui m'empêchait d'avancer. *Avancer* ai-je dit ? Étais-je vraiment en train de marcher, quand je me suis trouvée tout à coup devant ce mystérieux portail ? J'ose à peine vous l'avouer : je ne m'en souviens plus. Je ne sais plus d'où je venais, ni où j'allais. Ni ce que je cherchais. Je ne sais plus depuis combien de temps je marchais. Je ne sais plus où je me trouvais, pourquoi je m'étais mise debout, pourquoi je voulais sortir – ou entrer peut-être. Je ne sais même plus qui j'étais.

Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'avais peur. Mon cœur battait fort, et il y avait au fond de mon ventre une crispation que je connaissais bien, celle de l'angoisse qui monte et qui grandit. Et puis, j'étais contrariée. Je n'aime pas me sentir prisonnière, je déteste être obligée d'agir, de choisir. Le dos au mur, en quelque sorte.

Alors, pensez donc ! Me trouver à l'extérieur ou à l'intérieur de je-ne-sais-quoi, je ne sais où, marchant vers quelque chose sans doute, vers un but, mais lequel ?, fuyant quelque chose ou quelqu'un, mais qui ?, perdue dans un univers gigantesque et flou... Il y avait de quoi s'affoler, vous serez d'accord avec moi.

Brusquement, je me suis dit que, peut-être, tout cela n'était qu'un rêve. La situation en avait toutes les caractéristiques. Manque de logique, perceptions vagues, proportions impossibles, malaise diffus... J'ai soupiré de soulagement. C'est ça, me suis-je dit, je suis endormie et je rêve. Je vais franchir cette porte et, de l'autre côté, il y aura un songe bleu ou un cauchemar, on verra bien. Une chimère en tout cas. Je vais affronter quelques monstres, traverser quelques murs, compenser les frustrations de la journée, me venger de mon insupportable directeur... Puis je vais m'éveiller, bien au chaud et au tiède dans ma chambre familière. J'entendrai à côté de moi la

respiration calme de l'homme endormi. Je me blottirai à son flanc et je fermerai les yeux de nouveau, rassurée, en sécurité.

Mais depuis quand le rêveur rêve-t-il qu'il rêve ? Depuis quand le dormeur sait-il qu'il dort ? Si je me pose toutes ces questions, si j'imagine ces réponses, c'est donc que je ne dors pas, que je ne rêve pas. Car si je me trouve dans un univers incohérent, ma logique cependant est intacte. Et ça, ce n'est pas possible. Pas si je suis en train de rêver.

La peur monte, l'angoisse grandit. Je veux m'éveiller. Reprendre pied dans la réalité, retrouver mes soucis quotidiens, toutes ces tâches monotones qui font le tissu de mes journées. JE VEUX M'ÉVEILLER. Au secours !

Mais qu'est-ce que j'ai dit, voici quelques minutes à peine, qu'ai-je pensé, comment me suis-je exprimée, quand j'ai commencé à raconter cette histoire ? « *Quand la porte s'est ouverte dans un léger grincement, j'ai hésité* ». J'ai vraiment dit ça ? Il y a donc eu un moment où la porte était déjà là, mais fermée ? Puisqu'elle s'est ouverte devant moi avec un léger grincement... Je ne m'en souviens pas.

Il me semble que je me trouve là, devant ce vantail à peine entrebâillé, depuis toujours. Il me semble que je n'ai jamais été ailleurs, que je ne viens de nulle part, que je ne vais nulle part.

Quelque chose pourtant me pousse à avancer. Malgré la peur, malgré cette étrange paresse qui s'empare de moi, malgré cette inertie qui grandit. Avancer ou reculer. Reculer... Oui, c'est ça. Je vais faire demi-tour. Retourner d'où je viens. Même si je ne m'en souviens pas, je viens forcément de quelque part. Nous venons tous de quelque part. Il doit y avoir une route, un chemin, qui m'a menée ici. Il me suffira de le prendre dans l'autre sens, de tourner le dos à

cet obstacle ridicule, et je retrouverai ma vie, quelle qu'elle puisse être.

Bien sûr, cela n'est pas très courageux. Je ne serai pas fière, quand je reverrai mes amis, de leur dire que j'ai eu peur, que j'ai abandonné, que j'ai renoncé. Ce n'est pas très glorieux de fuir devant le mystère ou l'aventure. Ce n'est pas dans mon tempérament. Et puis, il y a quelque chose, au-delà du seuil obscur, qui m'attire. Comme un appel. Comme si j'avais été invitée à quelque fête inconnue. On me désire peut-être, on m'espère. Qui sait quelles délices m'attendent, tout près, à quelques mètres à peine ? Il suffira d'un pas ou deux, d'un geste de la main pour forcer un peu l'ouverture.

J'imagine les lumières, les fleurs, les vins dans le cristal fragile, et les toilettes somptueuses, la musique, les parfums. Un homme est là, juste derrière la porte, avec tout le bleu du ciel dans son regard amoureux. Il m'attend depuis toujours, c'est lui qui a fait préparer pour moi le bal et le festin. Si longtemps nous avons été séparés, tant de mois, tant d'années, tant de siècles, et voilà qu'enfin il m'a retrouvée.

Mais pourquoi la musique ne m'atteint-elle pas ? Comment se fait-il que la lumière et les chansons ne me parviennent pas, même atténuées, puisque la porte n'est pas entièrement close ?

La peur de nouveau. Non, je ne vais pas me laisser prendre. Là-bas, dans ma maison, il y a un homme aussi. Pas toujours commode, certes, mais au moins je le connais. Là-bas, il y a la vie, la réalité. Il me suffit de faire demi-tour et de m'en retourner chez moi. Cette porte de géant au milieu d'un monde sans contours, c'est un piège, forcément. Ce ne peut être qu'un piège. De l'autre côté, il y a quelque chose de terrible et d'effrayant. L'enfer peut-être. Ou pire.

Et puis, j'ai reçu une certaine éducation. On m'a appris à ne pas entrer dans les demeures inconnues, à ne pas franchir les seuils mystérieux, à ne pas parler aux étrangers, à ne pas quitter une pièce sans

y avoir été invitée. On m'a appris aussi à ne pas prendre de risques inutiles, à ne pas lâcher la proie pour l'ombre, à rester fidèle à mes engagements, à assumer mes responsabilités. Là-bas, chez moi, il y a cet homme banal mais tellement réel. Il y a ces petits enfants qui ont besoin de moi. Il y a mon travail qui m'attend. Qu'est-ce que c'est que cette idée de tout abandonner pour partir à la découverte d'univers inexplorés, comme lorsque j'avais dix ans et que je m'enfonçais dans la forêt en brandissant l'épée de Robin des Bois ?

Oui, je vais m'en retourner chez moi. C'est plus prudent. C'est plus adulte. Ma décision est prise.

Je respire un grand coup, je me retourne lentement.

Mon cri alors résonne sans fin dans le vide qui s'ouvre à mon regard.

Car il n'y a rien derrière moi, enfin je veux dire devant moi. Plus rien. Comment définir cette béance infinie ? Ce n'est pas un trou, ce n'est pas un gouffre, ni un abîme. Juste du vide. Pas de route, pas de chemin, pas même de terre où poser les pieds. Rien. **Le** Rien. Un peu de fumée, peut-être, comme la poussière qui s'élève juste après que la maison s'est écroulée. Tout est gris, creux, transparent, flou, brumeux, vague, incertain.

Le vertige me prend. Je m'adosse au bois solide et rassurant. Je me laisse aller contre le battant immense et dur de la porte qui m'a fait si peur.

Elle cède doucement, elle s'ouvre, et je recule avec elle. Je me sens basculer dans l'inconnu et je tombe, je tombe sans fin, comme aspirée par le néant sans forme ni couleur...